



HAL
open science

Les Métamorphoses du Langage

Béatrice Fracchiolla

► **To cite this version:**

Béatrice Fracchiolla. Les Métamorphoses du Langage. Martine Abdallah-Preteceille. Les métamorphoses de l'identité, Anthropos, 2006. halshs-02505432

HAL Id: halshs-02505432

<https://shs.hal.science/halshs-02505432>

Submitted on 11 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Métamorphoses du Langage

Béatrice Fracchiolla

L QUESTION DES ORIGINES DE LA PAROLE – et du langage – fascine depuis toujours. Les sciences du langage abordent le sujet de manière récurrente, au fil de la construction des savoirs qui semblent pouvoir contribuer à son éclaircissement. Diverses approches se sont ainsi développées, exploitant les découvertes faites dans d'autres champs disciplinaires dont la biologie, la paléontologie, la pragmatique, les troubles du langage, la neurologie, les neuro-sciences cognitives en général, etc. Ces différentes recherches, pour certaines expérimentales, pour d'autres plus théoriques, donnent chacune une lecture particulière de l'émergence de la parole humaine comme langage¹.

La pensée cartésienne associée à une prégnance de la religion accusant les « bas instincts animaux » de l'Homme, a longtemps cherché à nous faire oublier le fait que, *volens nolens*, l'homme est en tant que catégorie du vivant une espèce *animale*. Cette tendance répressive s'est pour beaucoup fondée sur l'idée que l'homme possédait le Verbe, la parole donc, qui nous distinguait

1. Il est ici impossible de proposer un état de l'art complet, c'est pourquoi sont mentionnés en fin d'article quelques ouvrages génériques qui donnent chacun des indications bibliographiques spécifiques concernant ces différentes recherches. C'est dans un souci de lisibilité que nous citons ci-après ces ouvrages plutôt que l'ensemble des œuvres sources.

des autres animaux tout en faisant de nous des êtres supérieurs. Pourtant, avant d'être « homme », le grand singe qui l'a juste précédé ne parlait pas : morphologiquement, physiologiquement, l'émergence de la parole est une conséquence de l'évolution ou du moins, va avec elle. Les langages humains, dont la *langue* constitue aujourd'hui l'aboutissement le plus développé et le plus spécifique, ont évolué en diachronie, au rythme de l'évolution. La première grande rupture épistémologique est celle qui a permis un glissement progressif d'une espèce à une autre : c'est ainsi qu'une métamorphose a eu lieu pour passer d'un « grand singe » il y a plusieurs millions d'années à un être vivant qui n'était déjà plus un grand singe, mais pas encore un homme ; puis, progressivement, à un homme. Ce passage a généré des transformations majeures, dont la plus étonnante est l'émergence progressive du langage parlé.

Avant de passer à ce stade évolutif *vers* l'homme, le grand singe, et tous les autres animaux qui constituèrent des étapes évolutives *vers* ce grand singe, possédaient d'autres langages que le langage parlé pour satisfaire leurs besoins premiers et élémentaires : cris, mouvements divers, phéromones sont autant de *langages* animaux possibles, à des degrés divers de complexité (J.A. Rondal, en distingue trois)¹, et plus ou moins développés en fonction des environnements, puisqu'ils partagent à la base les mêmes configurations que l'homme au niveau du cerveau. Par ailleurs le travail de terrain d'Anne Robichez² sur le pointer du doigt chez le petit enfant comme étape nécessaire du développement ultérieur d'un langage parlé vient compléter les travaux de Corballis³ pour corroborer la théorie générale d'une évolution d'un langage manuel vers le langage parlé. On a pu remarquer en effet que les « commandes neurologiques » régissant le fonctionnement de la main ainsi que la manipulation des outils se trouvent localisées dans les mêmes aires du cerveau. Ce lien entre les zones du cerveau commandant tout à la fois main, outil et langue peut laisser supposer qu'il ne manque aux chimpanzés et aux orangs-outans qu'une morphologie adaptée

1. Rondal J.A. (2000), *Le langage : de l'animal aux origines du langage humain*, Sprimont (Belgique), Mardaga, p. 31-33.

2. Robichez A. (1989), *Le pointer de l'index*, Thèse de médecine, Toulouse.

3. Corballis M.C. (2002), *From hand to mouth. The origins of language*, Princeton University Press, Princeton.

qui leur permettrait d'émettre les signifiants d'une langue parlée, pour communiquer par la parole.

C'est sur la base de ces recherches que nous envisageons ici le développement de la capacité linguistique comme développement d'une habileté langagière spécifique – c'est-à-dire propre à l'espèce humaine, et également comme technique. Notre hypothèse est que dans le cours de cette évolution, le développement de la langue – c'est-à-dire de l'outil linguistique – comme instrument langagier *parmi d'autres*, se serait nécessairement développé au détriment d'autres fonctions langagières et, en particulier, chez l'homme, au détriment du langage chimique que sont les phéromones.

L'ÉCOLOGIE DES LANGAGES

Chez tous les animaux existe une pluralité de langages qui fonctionnent les uns avec les autres, et les uns par rapport aux autres. Chez l'être humain, les deux langages que sont l'expression linguistique et l'expressivité vocale ne sont pas toujours utilisés en adéquation l'un par rapport à l'autre. Les fourmis communiquent essentiellement par langages chimiques, et les oiseaux principalement à l'aide de cris, *mais pas seulement*. L'on sait relativement à cela que, même chez les oiseaux, on trouve des dialectes (par exemple les chants d'oiseaux), ou des « signatures individuelles » de fréquence (pingouins, pinson) (B. Cyrulnik¹), ou encore chez les fourmis. Grâce à sa glande postpharyngienne, chaque fourmi secrète des hydrocarbures, dont elle se oint à chaque toilette, et qu'elle échange avec les autres fourmis au cours de ses interactions : son odeur est ainsi partagée par la colonie tout entière et évolue historiquement avec les décès et les naissances. De même qu'il existe différents groupes linguistiques humains, les groupes séparés ont des odeurs différentes chez les fourmis, si bien que les fourmis étrangères sont exterminées.

C'est l'ensemble de ces stratégies langagières mises en œuvre de manière structurée et cohérente qui va permettre une communication réussie. Pour J.A. Rondal, ce n'est là qu'une question de niveau de complexité.

1. Cyrulnik B. (1995), *De la parole comme d'une molécule : entretiens avec Émile Noël*, Paris, Seuil.

Pendant longtemps la distinction entre Homme et Animal a été fondée sur la maîtrise de la capacité linguistique par les uns et l'incapacité des autres à la développer : le seuil entre communication animale et communication humaine était constitué par certaines propriétés des langues naturelles (la double articulation, l'élasticité du discours ou le débrayage – qui permet à l'homme de parler d'autre chose que de lui-même). Les progrès de la psychologie animale et de la zoo-sémiotique remettent quelque peu en question les anciennes certitudes, et l'on parle aujourd'hui plutôt en termes de gradation que de limite (Courtès, Greimas¹). En particulier, les résultats des diverses expériences entreprises avec les grands singes, initiées par des chercheurs américains dans les années 1950 et poursuivies jusqu'à nos jours – mais souvent abandonnées faute de financements² – montrent que cette distinction n'est plus, désormais, pertinente. « *Constater que les singes à qui l'on a appris le langage des signes des sourds peuvent communiquer avec l'homme, écrit Boris Cyrulnik, nous prouve désormais qu'il existe non seulement une pensée sans paroles mais aussi d'autres canaux de communication que celui du verbe.* » « *Le déroulement de l'apprentissage du chant d'un jeune oiseau, qui apprend en écoutant ses parents et commet des fausses notes, est par exemple très similaire aux étapes du babil de l'enfant dans les premiers mois de sa vie*³. »

Comme le remarque Dominique Lestel citant Snowdon : « *Il est extrêmement difficile de déterminer avec précision ce qui distingue le langage humain des communications animales en toute rigueur [car]. Toutes les caractéristiques du langage humain se retrouvent à un degré ou à un autre dans les communications animales ; mais le langage est le seul système de communication à avoir toutes ces caractéristiques ensemble*⁴ » (Ch. T. Snowdon, 1999).

1. Courtès J., Greimas A.J. (1993), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, p. 204.

2. Voir par exemple les descriptions des travaux de Premack, Rumbaugh et Savage-Rumbaugh, Gardner, Fouts, Miles, Patterson et Terrace. On pense ici en particulier à la femelle chimpanzée Washoe, d'abord élevée par les époux Gardner, puis intégrée pour cette raison dans le laboratoire de Fouts, dont tous les chimpanzés furent à leur tour vendus à d'autres laboratoires d'expérimentation, et à d'autres fins...

3. Cyrulnik B. (1995), *op. cit.*, p. 141.

4. Lestel D. (2002), « Langage et communications animales », *Langages*, n° 146, p. 91-100.

Le langage peut se définir de plusieurs façons. Un langage est d'abord un ensemble signifiant et articulé : projection du discontinu sur le continu, il est fait de différences et d'oppositions. À quoi on peut ajouter que tous les langages sont biplanes : ce par quoi ils se manifestent ne se confond pas avec le manifesté (par exemple les sifflements du dauphin signifient autre chose que les bruits qu'il émet, etc.). D'un point de vue linguistique, et dans la tradition de Hjelmslev, un langage est un réseau de relations, hiérarchiquement organisé, doté d'un double mode d'existence paradigmatique et syntagmatique – donc saisissable comme système – et pourvu d'au moins deux plans d'articulation – expression et contenu, dont les langues humaines ne sont que l'une des manifestations possibles. Selon cette définition, la danse des abeilles apparaît clairement comme relevant d'un premier niveau de langage, dans la mesure où la manifestation signifiante du message est soumise à des variations en fonction des informations contenues dans le message, dans le temps et dans l'espace (J.A. Rondal).

Les plus récents travaux dans les domaines de la biologie, de la neurologie, de la psychologie et de l'éthologie obligent à repenser la communication et la définition toujours problématique du langage. On sait aujourd'hui que la communication est universellement nécessaire à la naissance et à la survie de tout être (organisme) vivant. Dans ces conditions, le langage apparaît comme le développement d'une capacité à communiquer avec les individus de sa propre espèce de manière spécifique et qui soit la plus efficace possible à la survie – et de l'individu et de l'espèce. Aussi, le développement de chaque langage est lié aux conditions écologiques de vie de chaque organisme vivant, et l'éthologie a montré qu'il existait une interdépendance évidente entre milieu et développement des organismes vivants de – et dans – ce milieu.

C'est sur cette base que l'on comprendra ici le sens de langage, dans son acception la plus large, comme une tension communicative signifiante et intéressée émanant d'un individu vers autrui, pour sa propre survie et/ou celle de l'espèce. Cette définition du langage le pose comme essentiellement pragmatique : ce qui caractérise tout langage, c'est d'exister par une motivation fonctionnelle liée à notre survie, et d'avoir d'une façon ou d'une autre, une fonction par rapport à notre survie (nécessité nutritive, reproductive, etc.). La communication se définit alors comme

l'interaction qui résulte de la mise en œuvre d'un langage avec un autre individu vivant ou avec le milieu : c'est pourquoi nous pouvons dire alors que *le langage est égocentré alors que la communication est interactive*. Dans ce cadre, la langue est un langage parmi d'autres, et qui est également susceptible de se superposer à d'autres langages utilisés en simultanéité ; le langage (un langage) est nécessaire à l'établissement d'une communication ; la communication est ce qui doit résulter d'un acte de langage (au sens large). Cette distinction entre langue, langage et communication a pour avantage de les constituer et de les comprendre dans un même système : la communication (ou mise en relation d'un individu vivant avec un autre individu vivant – quelle que soit leur espèce) est essentielle à la survie ; tout langage émanant d'un individu vers un autre sert à établir une communication ; les langues humaines sont des langages spécifiques.

Les animaux, qui ne possèdent pas de « langue » au sens humain, disposent cependant d'habiletés communicatives, et donc de langages, dont les humains, comme animaux, ne disposent pas ou plus ; par exemple celle de percevoir les tremblements de terre ou les raz-de-marée, ou encore celle de communiquer grâce à un système phéromonal développé. Parallèlement, les espèces évoluent en fonction de leur environnement, à tel point qu'une même espèce évolue différemment en fonction du système écologique auquel elle appartient. Les cigales italiennes et françaises ont par exemple un développement différent des pattes, des élytres et des cages thoraciques chitineuses en fonction de leur environnement. Elles produisent ainsi un son qui se spécialise, devient marque génétique, et fait qu'elles ne se reconnaissent et ne se reproduisent qu'entre elles. Les cris se distinguent également en fonction des espèces (diversité des appareils phonatoires), mais aussi des groupes sociaux et des individus : un pinson termine sa trille de pinson par un ensemble de notes qui le caractérise, lui, et constitue sa signature vocale (8 : Eibl-Eibesfeld I., 1985, cité par B. Cyrulnik)¹. Les espèces qui disparaissent sont celles qui n'ont pu trouver de

1. « Les mutations génétiques ne sont pas nécessaires pour provoquer un changement morphologique et comportemental qui organise des univers sonores différents où les animaux ne s'accouplent que s'ils ont le même accent », Cyrulnik B. (1998), « Rien ne sert de crier, il faut crier à point », in Cyrulnik B. et Soulé M.L., *L'intelligence avant la parole. Nouvelles approches originales du bébé*, Paris, Coll. « La vie de l'enfant », ESF éditeur, p. 37-38.

stratégie d'adaptation qu'elle soit physiologique ou non, au moment où cela était nécessaire. Or, on remarque que l'évolution des techniques suit aussi au moins l'une des caractéristiques de l'évolution, à savoir celle de la nécessité et de la réponse à un besoin adaptatif relativement à un environnement donné.

Différentes approches des origines du langage ont été proposées jusqu'à présent, qui font appel en réalité à d'autres questionnements, renvoyant à la quête de causes ou de conséquences – de quelles transformations le langage est-il né ? quelles transformations le langage a-t-il permis ? L'une des principales tentations constatées dès que l'on aborde cette problématique du langage humain, est celle de la dérive presque systématique du propos sur la mémoire et la pensée. Or, nous souhaitons ici justement éviter de dériver, pour nous attacher d'un point de vue d'etholinguiste aux seules *fonctions* du langage humain. Nous constatons, simplement, que le langage remplit en lui-même et pour lui-même certaines fonctions qui sont vitales – que l'on peut dire primaires – et qu'il n'est en cela ni un luxe, ni un ersatz, ni un outil développé *pour* la pensée ou la mémoire, mais pour la survie de l'individu et de l'espèce. Dès lors, toutes les autres fonctions qui sont remplies *aujourd'hui* telles quelles par le langage parlé, se seraient développées de façon seconde ; ou en surplus, si l'on veut, un peu comme un « luxe ».

Par exemple, la thèse narrativiste, proposée par B. Victorri¹, suggère que les spécificités qui rendent les langues humaines distinctes des autres systèmes de communication animale et langages formels seraient « *directement liées à la fonction narrative du langage* ». Ce serait l'émergence d'une nouvelle fonction, narrative, liée à la temporalité ainsi qu'aux fonctions cognitives d'une mémoire² déjà développée ou en développement qui aurait provoqué la transformation d'un proto-langage en langage. En définissant la parole comme un outil de transmission et de normalisation sociale, cette proposition s'inscrit dans la lignée de Leroi-Ghouran pour qui le langage apparaît en même temps que l'outil ; en même temps que c'est l'apparition de l'outil qui « *marque précisément la*

1. Victorri B. (2002), « *Homo narrans* : le rôle de la narration dans l'émergence du langage », in *Langages*, n° 146, juin.

2. Chapouthier G. (1988), *Mémoire et cerveau : biologie de l'apprentissage*, Monaco, éd. du Rocher et (1994), *La biologie de la mémoire*, Que Sais-je ?, Paris, PUF.

*frontière particulière de l'humanité, par une longue transition au cours de laquelle la sociologie prend le relais de la zoologie» (A. Leroi-Gourhan¹). On voit alors pourquoi, d'un point de vue sociologique, une telle approche va de pair avec la sédentarisation et la fixation géographique des populations. Pourtant, l'approche narrativiste n'est pas convaincante, car une narrativité potentielle émerge dès que se dégage une possibilité de mime et « *un animal qui joue raconte déjà une histoire comme celui qui trompe un concurrent potentiel*² ».*

L'approche paléontologique se fonde, elle, sur le recueil de données à partir des découvertes plus récentes d'ossements croisées avec des données expérimentales issues de la biologie. Elle vient compléter le scénario plausible de l'évolution des capacités langagières depuis *Homo habilis* jusqu'à *Sapiens sapiens*, élaboré à partir d'indications en provenance de la paléanthropologie et de la paléolinguistique conjuguées aux données sur les capacités linguistiques observables chez les espèces biologiquement les plus proches de nous (J.A. Rondal)³ – en particulier, les grands singes.

L'évolution du cerveau a pu être étudiée grâce aux mesures effectuées sur des boîtes crâniennes d'autres époques et à partir de simulations de vascularisation du cerveau. L'aire de Broca s'est développée chez *Homo habilis*, il y a trois millions d'années, alors que le développement de l'aire de Wernicke, présent chez le chimpanzé, serait plus ancien. On sait aujourd'hui que le développement du lobe frontal, qui joue un rôle éminent dans les fonctions de planification et les fonctions exécutives, est caractéristique de l'*Homo sapiens*, et que les activités des aires cérébrales sont distinctes dans les deux hémisphères. Alors que 97 % des droitiers ont « le langage à gauche », cela est moins marqué chez les gauchers. L'hémisphère gauche gérant le traitement d'actions fines et précises, une première hypothèse lie l'accroissement de la taille du cerveau à l'apparition des outils du langage, et permet d'envisager

1. Leroi-Gourhan A. (1964), *Le geste et la parole*, t. 1 : *Techniques et Langage*, Paris, Albin Michel, p. 129.

2. Lestel D. (2004), p. 97.

3. Rondal J.A. (2000), p. 18.

que le développement du langage oral se soit fait à partir d'un langage manuel (M.C. Corballis¹).

Si, avec André L.G. on considère que, outil et langage étant liés neurologiquement, la possibilité de langage émerge à partir du moment où la préhistoire livre des outils, on peut considérer la *langue* ou capacité linguistique définie comme un des langages possible, comme une technique à part entière qui se serait progressivement développée jusqu'à devenir l'outil langagier principal de l'espèce humaine.

Contrairement à ce qu'on appelle normalement un *outil*, et qui est une extension exogène du corps humain, la capacité linguistique a pu se développer d'autant plus naturellement – bien que liée à des raisons évolutives – qu'elle représente le seul outil *endogène*, c'est-à-dire généré de manière auto-suffisante *par* le corps humain et *pour* le corps humain et la satisfaction de ses besoins vitaux et sociaux. Ainsi, toujours selon notre perspective pragmatique évolutive, le langage, et la spécialisation humaine du langage que sont les langues, a pour principale fonction de permettre à tout homme qui maîtrise celui qui est pratiqué dans un milieu donné, de pourvoir à tous ses besoins sociaux et vitaux, sans recours à aucune autre ressource extérieure.

Chez les animaux les phéromones – qui sont une autre forme de langage – remplissent des fonctions identiques en termes de pragmatique et de survie, à savoir communiquer avec ses semblables, en échangeant des messages concernant essentiellement la reproduction et la nutrition.

Dès lors, on peut considérer que l'écologie entendue comme une « économie des relations à autrui² » fait loi, et qu'il existe un lien entre développement du langage et développement des techniques, que l'on retrouve donc aussi bien au niveau du cerveau qu'au niveau des pratiques (ou des cultures...), et du développement des pratiques. Le développement de langages et de techniques aurait alors une seule et même fonction *première* (mais de nombreuses autres en sus), qui serait d'assurer la survie

1. Corballis M.C. (2000), « Did language evolve from manual gesture? », *The Evolution of language*, 3rd conference, 3-6 avril, Paris.

2. Fracchiolla B. (2003), *Écologie et altérité: du discours de valeurs au discours de droits chez les Verts français et les Verdi italiens*, thèse de doctorat, Paris, Université de Paris 3.

de l'individu et de l'espèce à travers l'individu. Alors, la langue ou capacité linguistique développée chez l'humain telle que nous la connaissons aujourd'hui, ne serait qu'un langage parmi d'autres et qu'un outil parmi d'autres, mais le plus perfectionné et probablement le plus développé, devenu nécessaire à la survie de l'être humain.

LES RAISONS DE LA PAROLE

L'évolution des techniques au sein de chaque espèce correspond à un besoin circonstanciel, qui peut ou non être durable. La conservation et l'évolution d'une technique dépendent, pour toute espèce, de la pertinence de cette technique relativement au besoin auquel elle répond à un moment donné et qui peut ou non perdurer. C'est ainsi, par exemple, qu'on a pu observer que certains grands singes lavent leurs aliments, que des chimpanzés utilisent une paille pour se nourrir de termites, que des céphalopodes « savent », de façon récurrente, ouvrir un bocal contenant une crevette. D'une manière comparable, les Hommes ont inventé puis développé toutes leurs techniques. Ainsi, comme conséquence de l'évolution, l'émergence de la capacité linguistique, en tant qu'outil, correspondrait à la maîtrise d'une technique survenue de manière nécessaire dans le cours de l'évolution ; peut-être provoquée par la nécessité d'aller « à la rencontre de l'autre », de se présenter et de faire connaissance, de manière amicale ou combative, lors des déplacements de populations. Alors, la langue pourrait être une *habileté*, développée plus particulièrement à travers les techniques de l'écriture puis de l'imprimerie.

On a pu également observer le développement ponctuel puis l'abandon de certaines techniques telles que la chasse et le pillage chez certaines bandes de babouins (S. Strum¹), ou le cassage de noix chez certaines communautés de chimpanzés (Ducros, Jouliau²). De façon comparable, l'expérience de D. et R. Fouts³

1. Strum S. (1995), *Voyage chez les babouins*, Paris, Seuil.

2. Ducros A., Ducros J. et Jouliau F. (1998), *La culture est-elle naturelle ? Histoire, épistémologie et applications récentes du concept de culture*, sous la direction de Éd. Errance (avec le concours du groupement de recherche CNRS « Biologie, Société et Culture »), collection des Hespérides.

3. D. et R. Fouts sont codirecteurs de « The Chimpanzee and Human Communication Institute » (CHCI) de l'Université Centrale de Washington.

avec la chimpanzée Washoe et son fils adoptif Loulis ont montré que, comme technique, le langage humain pouvait être appris par les grands singes, voire perfectionné, et transmis à leurs petits dans un cadre où l'apprentissage de cette technique, suscité par des humains, était rendu nécessaire à la satisfaction des besoins élémentaires et moins élémentaires des singes. Toujours dans ce sens, D. Lestel remarque que l'orang-outan Chantek semble avoir totalement conscience de l'arbitraire du signe et initie souvent la conversation de son propre fait avec les hommes qui l'entourent. En revanche, si les orangs-outans n'utilisent pas le langage verbal dans leur milieu naturel, c'est simplement qu'ils n'en ont pas besoin (J.A. Rondal¹).

Il n'y a pas à douter que si le langage verbal s'est développé chez les hommes, c'est bien pour des raisons de besoin : le contact récurrent de milliards d'humains les uns avec les autres, dans un monde où la survie de l'individu passe par l'usage de la langue et des autres langages humains (visuels, tactiles, « culturels », etc.) ne permet pas d'échapper à cette nécessité linguistique. C'est pourquoi il paraît évident que le développement de l'outil linguistique chez l'homme correspond également à une nécessité écologique.

Les poissons n'ont pas besoin d'oreille car la mer est un conducteur de vibrations : la communication sonore n'est utilisée que par les arthropodes et les vertébrés alors que tous les êtres vivants, homme, animal ou plante sont concernés par la communication tactile ou chimique, remarque B. Cyrulnik. Aussi, d'un point de vue pragmatique, l'apparition et la conservation/développement de toute technique est motivée chez toutes les espèces animales par son caractère plus ou moins nécessaire à la satisfaction de besoins spécifiques dans un cadre spécifique. Par ailleurs, la maîtrise de certaines techniques peut à terme influencer sur la morphologie, et donc aussi sur l'évolution d'une espèce.

LA LANGUE COMME LANGAGE ET TECHNIQUE

La définition de la capacité linguistique comme technique est corroborée par certains résultats concernant l'apprentissage de la langue chez le petit enfant. Le petit enfant est morphologiquement

1. Rondal J.A. (2000), p. 83-87.

potentiellement capable d'apprendre toutes les langues, et donc d'émettre tous les sons qui leur correspondent. Il perd cette capacité en apprenant à émettre certains sons au cours de son développement, et au fur et à mesure que sa morphologie se fixe sur la production de certains sons plutôt que d'autres. Dès le premier âge, c'est par les pleurs et les cris que le petit enfant exprime sa faim, sa soif, sa colère, etc. à quoi les adultes répondent par des paroles. L'enfant apprend alors à parler par imprégnation, c'est-à-dire par le simple fait d'entendre parler autour de lui, et parce que cette parole entendue est inévitablement associée à des messages émotionnels et affectifs de premier ordre. Ainsi, le langage parlé appartient pleinement au programme naturel (B. Cyrulnik¹) (i.e. dont l'apprentissage n'a pas à être *forcé*) de développement humain comme l'un des éléments naturels *vitaux*, nécessaires à sa survie.

En ce sens, la capacité linguistique apparaît dans un cadre normal de développement comme le seul outil auto-généré de façon naturelle par simple imprégnation. Aussi, le langage parlé est d'abord un système expressif d'un stade plus évolué que les cris et les pleurs, mais exprimant les mêmes choses. L'exemple souvent donné par Boris Cyrulnik des petits enfants en carences affective, linguistique et physiologique dont l'ensemble des carences s'amenuisent jusqu'à disparaître dès qu'ils retrouvent une sécurité affective montre en quoi l'émergence de la parole dépend de l'équilibre émotionnel et affectif de l'enfant, au même titre que ses autres fonctions vitales en dépendent (B. Cyrulnik)². Des éléments comparables ont été mis en évidence par les éthologues pour de nombreuses autres espèces : l'évolution « normale » des petits d'animaux nécessite l'existence d'un certain type de communication et de langage, entre le petit et une figure maternelle ou maternante. L'une des expériences les plus connues est celle de la « maternité » de Konrad Lorenz avec les oies cendrées.

1. Cyrulnik B. (1995), p. 77-79.

2. *Ibidem*, p. 43-44.

La *communication* avec d'autres animaux (indépendamment de l'espèce et du sexe) est la première de toutes les fonctions nécessaires à la survie et au développement. On peut alors envisager l'ensemble des moyens de cette communication (c'est-à-dire les différents langages) comme des *techniques* qui, associées les unes aux autres, définissent un ensemble de stratégies utilisables pour entrer en communication avec les autres êtres vivants. P. Tyack¹ note que des expériences effectuées avec des animaux en matière de langage révèlent des capacités non démontrées par les mêmes espèces en conditions naturelles d'existence : « *Beaucoup de chercheurs, ajoute-t-il, concluent que leur entraînement langagier a créé les savoir-faire linguistiques non présents chez les congénères sauvages.* » Comme le dit D. Lestel² à propos de l'hypothèse Sapir Whorf, la langue conceptualise la pensée et il ne peut y avoir de pensée sans apport de la langue.

Chaque individu développe le langage (dont la langue est un exemple) dont il a besoin par rapport à son environnement direct. D'ailleurs, il faut tout réapprendre, se « réadapter » dans une autre culture et une autre langue. C'est le même problème qui se pose apparemment pour les grands singes. Mais toutes les espèces, domestiquées, ou en contact « social » (*versus* de prédation ou de domination stricte) avec l'homme semblent s'adapter pour communiquer avec lui, et *vice-versa* : c'est la relation affective qui détermine les efforts faits des deux côtés. On voit alors en quoi la maîtrise de la parole et de la langue, en tant que compétence communicative avec nos semblables, se trouve effectivement liée à notre survie et notre développement, et donc ce en quoi le développement de la capacité linguistique chez l'homme peut être dite avant toute autre chose, pragmatique. Les animaux, qui ne possèdent pas le langage parlé communiquent par d'autres canaux, d'autres signaux, d'autres langages, qui nous demeurent pour la

1. Tyack P. (1993), « Animal language research needs a broader comparative and evolutionary framework », in H. Roitbalt, L. Herman & P. Nachtigall (eds), *Language and communication: Comparative perspectives*, Hillsdale NJ, Erlbaum, p. 115-152.

2. Lestel D. (2004), p. 114.

plupart insaisissables, malgré les longues années passées à observer leurs comportements.

La découverte, relativement récente, des phéromones, et avec elles de la communication chimique, soulève d'autres questions, et en particulier celles concernant l'existence ou non d'une telle communication chez l'Homme.

DES PHÉROMONES À LA LANGUE

C'est à partir de ces observations que nous présentons notre hypothèse, fondée sur la présence d'une compétence communicative chimique spécifique chez tous les animaux, y compris chez les insectes, pour ne pas dire *et d'abord chez les insectes*, mais qui s'est peut-être perdue chez l'homme – à moins qu'elle n'ait chez lui *jamais existé* – à savoir les phéromones. Notre hypothèse se fonde sur la définition même du langage – en particulier sur son existence *motivée* liée à la nécessité de communiquer avec ses semblables pour (sur)vivre – et sur le fait que les phéromones, d'une certaine façon, remplissent chez les animaux les mêmes fonctions que la langue (et le langage en général) remplit chez l'humain. Notre proposition est ici que la capacité linguistique humaine se serait développée dans le temps au détriment des autres stratégies – voire systèmes langagiers de communication, et plus particulièrement au détriment de nos langages chimiques, et principalement des phéromones.

LA COMMUNICATION PAR LES PHÉROMONES

Les phéromones ont un rôle à la fois sur la croissance, la reproduction, etc. des animaux, ce qui a conduit les hommes à en synthétiser un certain nombre afin d'exercer un contrôle, par exemple sur l'augmentation du nombre d'agneaux par mise bas ou bien encore en perturbant la reproduction des insectes dans les vergers. Les phéromones, qui sont généralement inodores, agissent de manière totalement indépendantes des odeurs (L. Vincent¹). Chez l'être humain, l'odorat est toujours opérationnel au point de

1. Vincent L. (2004), *Comment devient-on amoureux ?*, Paris, Odile Jacob, p. 41.

nous permettre de reconnaître quelqu'un par son odeur, bien que nous n'en soyons pas conscients. Mais si les chercheurs s'accordent aujourd'hui pour reconnaître qu'il existe bien une communication chimique chez l'homme, les avis demeurent très partagés quant à l'existence d'un système phéromonal fonctionnel indépendant du système olfactif¹. L'un des nombreux arguments avancés relativement à leur rôle distinct et indépendant est que « *les messages de chaque organe récepteur ne sont pas relayés aux mêmes endroits du cerveau et [qu'il y a une différenciation totale entre les voies suivies par les neurones phéromonaux et les neurones olfactifs*² ». C'est pourquoi à ce jour « *même si le système voméronasal ne semble pas fonctionnel chez l'homme [on peut gager] qu'il existe des messages chimiques semblables aux phéromones qui sont reconnus par le système olfactif*³ ». « *L'existence de phéromones chez l'homme a été et reste controversée, note Rémy Brossut, mais après une série de travaux récents qui tendent à prouver leur existence et celle d'un système sensoriel spécialisé dans leur réception, le débat est plutôt de savoir si des phéromones humaines peuvent intervenir dans le comportement sans que l'individu en soit conscient, sans que ces informations soient analysées au niveau supérieur par le cortex*⁴. »

Aussi, le fait même que cet élément soit aujourd'hui sujet de controverse tend à confirmer qu'en réalité, *ce ne sont pas les phéromones en tant que telles que nous avons perdues, mais nos compétences à les distinguer de façon consciente, et donc à les utiliser à bon escient au cours de nos activités communicatives et interactions avec notre milieu*. Bien que ce ne soit là qu'une hypothèse, il paraît plausible d'affirmer que l'homme se retrouve en quelque sorte victime du sous-développement par atrophie de ses communications phéromonales/chimiques/instinctives inconscientes, au profit d'un sur-développement de ses communications conscientes, lesquelles sont linguistiques et perceptives, c'est-à-dire liées à nos cinq sens.

En d'autres termes, l'apparition du langage parlé humain pourrait être étroitement liée à l'absence, à l'évolution et à la perte

1. Vincent L. (2004), p. 40-41.

2. *Ibidem*, p. 42-43.

3. *Ibidem*, p. 62.

4. Brossut R. (1996), *Phéromones. La communication chimique chez les animaux*, Croisée des sciences, Paris, Belin, CNRS Éditions, p. 133.

progressives par l'ancêtre de *Homo sapiens* de ses capacités de reconnaissance communicatives chimiques phéromonales au fur et à mesure de son propre développement cognitif et de sa complexification en langue structurée. Il pourrait donc y avoir corrélation entre les deux. Cette hypothèse est évidemment spéculative, car nous ne pouvons déterminer – du moins à l'heure actuelle – si l'apparition de la capacité linguistique est concomitante, postérieure ou antérieure à l'atrophie ou non d'une cavité voméronasale chez l'humain.

Nous reconnaissons en particulier l'absence totale de réponse à deux questions essentielles qu'il faudrait résoudre afin de pouvoir construire un savoir à partir de ce raisonnement : est-il possible de dater la « perte » éventuelle des capacités de reconnaissance et distinction des signaux phéromonaux chez l'être humain ? et qu'en est-il aujourd'hui exactement de l'exploration de l'évolution de la cavité voméronasale humaine¹ ? Des articles scientifiques récents vont dans le sens de notre hypothèse en apportant des résultats supplémentaires : la perte des capacités à détecter les signaux phéromonaux serait liée au développement d'autres fonctions venues les remplacer. L'un d'entre eux en particulier se fonde sur une étude du gène TRPC2 (TRP2) qui est essentiel au fonctionnement de l'organe voméronasal chez la souris pour démontrer que l'organe voméronasal était probablement encore fonctionnel chez l'ancêtre commun des singes du Nouveau Monde, et chez les singes et grands singes de l'Ancien Monde, mais n'est plus trouvé qu'à l'état de vestige chez l'ancêtre commun des singes et grands singes de l'« Ancien Monde ». Les auteurs fondent à partir de ces données l'hypothèse que c'est à ce moment de l'évolution que d'autres modalités, et notamment le développement de la vision en couleur, ont pu remplacer largement les signaux phéromonaux.

L'effet d'une phéromone n'est pas limité à l'espèce qui l'a produite². Aussi est-il probable que notre propre communication avec les animaux passe également par ce type d'échange, et en dehors de notre contrôle. Car si nous ne savons plus distinguer et comprendre les signaux phéromonaux que nous émettons et percevons, il y a fort à parier que les animaux perçoivent, eux, dis-

1. Vincent L. (2004), p. 43.

2. *Ibidem*, p. 152-153.

tinctement ceux que nous émettons et nous comprennent par ce biais bien mieux que nous ne les comprenons. Cette remarque fait évidemment écho à l'effet « Clever Hans », connu en éthologie comme l'histoire du cheval (allemand) dont on pensait qu'il savait compter, jusqu'à ce que le psychologue Oskar Pfungst¹ mette en évidence l'existence de signaux de communication inconscients (mais de quelle nature exactement ?) entre le cheval et son maître, qui permettaient à l'animal de réagir en fonction des attentes de celui-ci. Toujours est-il que les hommes et les animaux partagent un certain type de communication corporelle et savent développer dans certaines circonstances des capacités communicatives spécifiques pour communiquer les uns avec les autres ; l'on peut citer à ce propos l'exemple des chats qui ne ronronnent que dans le cadre de leur relation avec les êtres humains, mais pas à l'état sauvage. C'est en ce sens que nous rattachons les réflexions ici proposées à ce que D. Lestel² appelle la création de « communautés hybrides » : une « *communauté hybride homme/animal* [étant] *une association d'hommes et d'animaux, dans une culture donnée, qui constitue un espace de vie pour les uns et pour les autres, dans lequel sont partagés des intérêts, des affects et du sens. [...] Le point essentiel renvoie ici à l'association d'individus singuliers, qu'ils soient humains ou animaux. [...] Dans notre pensée, nous lions plutôt les espèces entre elles* ». Il défend, par ailleurs, « le besoin de développer une authentique *étho-ethnologie* qui étudierait comment humains et animaux vivent *ensemble* ».

En termes de communication, l'homme semble être la seule espèce animale qui ait misé progressivement, au cours de l'évolution, la majeure partie de ses fonctions vitales sur un langage perceptif – en particulier au niveau de l'ouïe et, en général, vocalisé. En cela, c'est en effet la langue qui fait l'homme, tout autant que l'homme qui fait la langue.

Parallèlement, le contact rapproché avec d'autres êtres vivants tout autant que le changement (la mutation) de nos représentations et de nos pensées concernant l'altérité animale et l'animalité transforment notre identité humaine de manière dynamique, définissant par là une véritable *écologie des échanges*. Un nouveau

1. Pfungst O. (1907), *Hans intelligent (le cheval de M. Von Osten)*, New York : Henry Holt (trad. anglaise 1911).

2. Lestel D. (1995), p. 19-21.

champ de recherches s'ouvre ainsi à nous, qui consiste à définir au-delà d'une communication existante, qui nous échappe déjà par sa complexité multicanale et multimodale, quels sont les langages – ou les stratégies de langage – interespèces développés au sein de ces différentes communautés, toutes différentes, car toutes constituées d'individus humains et animaux.